

Book Reviews / Comptes rendus

Denis Goulet. *L'audace porte fruit. Histoire de l'Université de Sherbrooke, 1954-2004*, Sherbrooke, Les Éditions de l'Université de Sherbrooke, 2004, 444 pages.

Denis Goulet se spécialise dans l'histoire des établissements, surtout ceux liés à la médecine. Il a publié, notamment, une *Histoire de l'Hôpital Notre-Dame de Montréal* (en collaboration), une *Histoire du Collège des médecins du Québec* et une *Histoire de la Faculté de médecine de l'Université de Montréal*. Professeur associé à l'Université de Sherbrooke, il était donc la personne tout indiquée pour écrire celle de cet établissement, qui a célébré en 2004 le jubilé de sa fondation.

Contrairement aux entreprises privées ou aux corporations professionnelles, qui exercent un contrôle étroit sur les rédacteurs embauchés pour construire leur mémoire publique, les universités préfèrent recourir à des historiens reconnus, dont elles se sont simplement assurées au préalable qu'ils partagent spontanément leurs valeurs institutionnelles les plus fondamentales. Elles peuvent ainsi leur laisser pleine latitude et étendre jusqu'à eux, même dans le cadre d'une commande, la jouissance de la fameuse « liberté académique » chère à ce milieu. L'Université de Sherbrooke croit depuis ses débuts à la formation selon la formule coopérative, qui fait alterner cours en classe et stages professionnels; elle croit aussi à l'utilité de la recherche très appliquée, tournée directement vers le soutien à la compétitivité des entreprises. Du moment qu'il ne remettait pas vraiment en question ces choix institutionnels, qui n'excluent pas d'ailleurs d'autres types de formation et de recherche, Denis Goulet a certainement eu les coudées franches.

L'ouvrage est divisé en trois parties, selon une logique que l'auteur n'explique pas mais dont les dates butoirs semblent correspondre simplement aux dixième, trentième et cinquantième anniversaires de l'établissement.

La période de la « fondation » s'étend de 1941 à 1964. Le traitement en est fort réussi. En effet, Goulet parvient à prendre en compte les acteurs externes, puis aussi internes, et surtout les rapports entre eux tous, qui font en sorte qu'une université puisse naître et se développer. Ainsi, sont évoqués : l'importance des établissements préalables, celle des professeurs du Séminaire Saint-Charles-Borromée et des milieux professionnels de Sherbrooke dans le projet d'université; la crainte que la présence de Bishop's n'attire par trop les Canadiens français des Cantons de l'Est; la franche collaboration des autres universités francophones à la naissance d'une consœur; l'action de M^{gr} Desranleau, contrariée par Duplessis jusqu'à la mort de cet évêque jugé trop favorable aux grévistes d'Asbestos, puis continuée par M^{gr} Cabana et cette fois encouragée par le Premier Ministre; le rôle de Rome même, puisque l'université tenait à obtenir une charte pontificale. C'est aussi dans cette première partie, et seulement là, que la configuration que prend

L'Université au cours de sa première décennie d'existence est expliquée, comme il convient, par les relations que les premiers membres de l'établissement tissent entre eux, avec le milieu régional et avec le pouvoir politique. Qui connaît les difficultés dans lesquelles s'est débattue à ses débuts l'Université du Québec, née seulement quinze ans plus tard, constatera à quel point, somme toute, les choses furent aisées pour Sherbrooke, qui a bénéficié à son berceau non seulement du soutien des autres universités francophones et d'un financement public quasi sur demande pour son fonctionnement, mais aussi d'infrastructures nouvelles, notamment un hôpital de dix étages construit à d'autres fins mais donné finalement sans plus de façons par le gouvernement Lesage pour l'ouverture de la Faculté de médecine. Il est un peu surprenant, par ailleurs, que Goulet associe presque systématiquement tout ce qui porte soutane au conservatisme et au freinage, alors que les faits rapportés indiquent que c'est sous la gouverne de ses premiers recteurs ecclésiastiques que l'Université de Sherbrooke est devenue très rapidement une université « complète », c'est-à-dire dotée de toutes les principales facultés professionnelles ainsi que de deux vastes campus semés de nombreux pavillons entièrement neufs, dans lesquels, pour la première fois au Québec, le commerce et le génie ont été enseignés selon la formule coopérative, et la médecine en tout petits groupes, malgré le coût élevé d'un tel choix pédagogique.

Entre 1964 et 1984, l'Université vit une période de « consolidation ». C'est ici que devient visible le principal défaut de cette histoire, défaut qui marque aussi la couverture de la période d'« expansion », dont on dit qu'elle s'est ouverte depuis 1985. L'auteur s'est refusé à prendre le risque de proposer une lecture du développement de l'Université de Sherbrooke. On ne trouve en effet ni introduction ni conclusion générales, ni introduction ni conclusion aux parties et aux chapitres. Denis Goulet s'est privé de tout espace pour livrer sa propre interprétation de l'évolution de l'Université; car ce n'est pas la petite phrase d'opinion personnelle ou de jugement de valeur qui émaille presque chacun des paragraphes qui peut remplacer le travail de construction de l'objet d'étude, par lequel sont dégagées les principales lignes du développement institutionnel en une synthèse qui peut stimuler la réflexion des lecteurs.

Par ailleurs, l'Université de Sherbrooke apparaît presque seule à partir de 1964 : la CREPUQ, le Conseil des Universités, le ministère de l'Éducation ou ceux qui, sous d'autres noms, ont eu jusqu'à nos jours la responsabilité de l'enseignement supérieur, les autres universités et les grands organismes subventionnaires sont oubliés. C'est comme si le développement des programmes, les orientations que se donne Sherbrooke et même les profils de recherche qu'elle adopte n'avaient rien à voir, ou si peu, avec les autres acteurs du système universitaire. En fait, c'est cela : le système universitaire externe est absent de cet ouvrage, ses composantes n'étant même pas toujours évoquées, et encore moins les rapports de force entre elles et avec Sherbrooke. Le système interne aussi est absent. Car si Goulet parle d'abondance et avec beaucoup de

crédibilité des mouvements associatifs, tels que les syndicats de profs, les associations étudiantes, du personnel de soutien et des cadres, et qu'il mentionne à l'occasion les chargés de cours, c'est comme si, en dehors de leurs revendications strictement corporatives, ces mouvements n'avaient pas porté leurs propres visions de l'Université et influencé son destin. Les pièces sont là, mais juxtaposées plus qu'interreliées, même si l'auteur évoque brièvement quelques-unes des crises internes qu'a connues Sherbrooke.

Je ne voudrais toutefois pas laisser les lecteurs sur cette déception. Car l'ouvrage de Goulet possède de nombreuses qualités. D'abord son style est alerte et c'est un défi en soi lorsque les phrases doivent composer avec des IRECUS ou des CER, de la réingénierie et des intervenants du milieu, des restrictions budgétaires, des technologies de l'information, des microprogrammes de formation, et autres expressions tout aussi poétiques les unes que les autres!!! Sans doute le plan retenu, qui combine des chapitres thématiques et chronologiques à la fois, n'évite pas les aller-retour dans le temps qui peuvent parfois confondre les lecteurs. Globalement, toutefois, la matière est présentée clairement, d'autant qu'un index facilite la consultation ciblée. Et surtout, ce livre fourmille d'informations vraiment intéressantes, par lesquelles se dessine au fil des pages le portrait d'un établissement généralement choyé par les gouvernements successifs du Québec; un établissement qui, du point de vue de ses ambitions, se distingue de manière assez particulière dans le paysage québécois. En effet, du moins telle que la présente Goulet, voici une université qui semble n'avoir jamais poursuivi d'autres fins que son propre développement. Les plus anciennes universités québécoises, McGill, Laval ou l'Université de Montréal, tout comme les plus récentes, membres du réseau de l'Université du Québec, ont travaillé et travaillent elles aussi, bien sûr, à leur propre développement. Mais les premières ont résolument cherché à contribuer aussi au développement de la science pour elle-même, y compris dans des domaines purement fondamentaux comme l'exégèse biblique ou l'astrophysique; tandis que les universités du réseau de l'UQ se sentent encore, même si c'est moins fortement qu'à leurs débuts, la responsabilité de contribuer à la démocratisation de l'enseignement supérieur. À Sherbrooke, semble-t-il, rien de tel depuis cinquante ans : seulement la recherche de l'opportunité, et donc essentiellement des formations professionnelles dans les secteurs profitables, et la recherche appliquée au service de l'industrie. C'est peut-être ce qui assure à l'Université de Sherbrooke la place enviable qu'elle a conquise dans la société québécoise, à un moment (temporaire, souhaitons-le) où celle-ci semble avoir remis un peu ses rêves d'autodépassement.

Lucia Ferretti
Département des sciences humaines/CIEQ
Université du Québec à Trois-Rivières